



HAL
open science

Des beach boys et des touristes. Entretien avec l'anthropologue Altaïr Despres autour de son roman Zanzibar

Altaïr Despres, Florent Chossière

► **To cite this version:**

Altaïr Despres, Florent Chossière. Des beach boys et des touristes. Entretien avec l'anthropologue
Altaïr Despres autour de son roman Zanzibar. *EchoGéo*, 2024, 67, 10.4000/11xzz . hal-04637166

HAL Id: hal-04637166

<https://hal.science/hal-04637166v1>

Submitted on 5 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des *beach boys* et des touristes

Entretien avec l'anthropologue Altaïr Despres autour de son roman Zanzibar, réalisé par Florent Chossière.

Altaïr Despres et Florent Chossière



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/echogeo/26432>

DOI : 10.4000/11xzz

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Altaïr Despres et Florent Chossière, « Des *beach boys* et des touristes », *EchoGéo* [En ligne], 67 | 2024, mis en ligne le 31 mars 2024, consulté le 04 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/26432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11xzz>

Ce document a été généré automatiquement le 4 juillet 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Des *beach boys* et des touristes

Entretien avec l'anthropologue Altaïr Despres autour de son roman *Zanzibar*, réalisé par Florent Chossière.

Altaïr Despres et Florent Chossière

RÉFÉRENCE

Altaïr Despres
Zanzibar
2023. Paris, Julliard, 240 p.

- 1 *Zanzibar* est le premier roman publié par Altaïr Despres. Au croisement de la fiction et des sciences sociales, il se donne pour objectif de « raconter par la littérature une histoire vraie » : celle des relations intimes qui se nouent à Zanzibar entre jeunes femmes occidentales et hommes tanzaniens, dans un contexte où le développement touristique de l'archipel a ouvert de nouveaux espaces de rencontres.

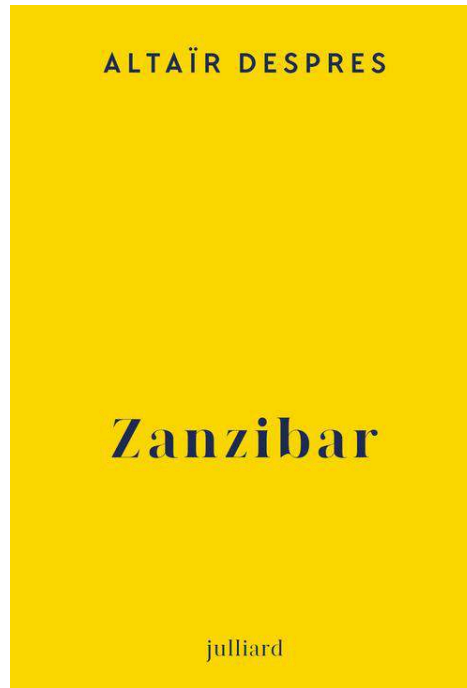
Florent Chossière (FC). Pour commencer, pourrais-tu présenter en quelques mots ta recherche ?

Altaïr Despres (AD). Quand je me suis rendue à Zanzibar en 2015, mon objectif était de revisiter les travaux sur le tourisme sexuel en Afrique, en particulier le tourisme sexuel dit féminin. Et assez rapidement, je me suis

aperçue que cette catégorie de « tourisme sexuel » rendait mal compte de la réalité que j'observais sur le terrain à Zanzibar, où des jeunes femmes occidentales s'étaient installées durablement après y avoir rencontré l'amour sur la plage. Je me suis alors intéressée aux relations intimes, c'est-à-dire amoureuses, sexuelles et conjugales, entre ces jeunes femmes occidentales – qui la plupart du temps viennent d'abord en vacances soit toutes seules, soit entre copines, pour profiter de la plage et des soirées – et des jeunes hommes zanzibaris, tanzaniens, ou originaires d'autres pays du continent africain. Aujourd'hui, ces relations intimes interraciales sont à la fois très nombreuses, ordinaires, et intégrées au paysage de Zanzibar qui a connu une ouverture au tourisme très massive et très rapide. Je me suis donc intéressée aux transformations de ces économies intimes liées à la massification touristique depuis les années 1990.

FC. Comment est né ce projet de roman pour rendre compte d'une recherche en anthropologie ?

AD. Il y a deux raisons principales qui m'ont poussée à me lancer dans l'aventure de l'écriture d'un roman – une écriture dont je n'étais absolument pas familière. La première est liée à ma trajectoire professionnelle dans le monde académique. J'ai décidé d'écrire ce texte à un moment de découragement. Cela faisait dix ans que j'avais soutenu ma thèse, j'étais épuisée par une longue période de précarité. Je n'avais plus tellement ni l'envie ni le courage d'écrire ce qui aurait dû être « logiquement » un texte académique. Mais en même temps, j'avais adoré mener cette recherche, et j'avais envie qu'il en reste quelque chose quand même. L'écriture littéraire a été un moyen de retrouver un rapport créatif et enthousiaste à mon travail d'anthropologue. Et la deuxième raison, c'est que j'avais aussi envie de m'adresser à d'autres personnes que les lecteur·rices de SHS. Malheureusement les textes académiques sont peu lus en dehors des cercles académiques. Je m'étais dit que par l'écriture littéraire, je pourrais peut-être toucher un public différent.



FC. Qu'est-ce que ce type d'écriture a apporté, par opposition à l'écriture académique ?

AD. Ce sont des régimes d'écriture très différents. Dans l'écriture académique, la règle tacite c'est de faire la démonstration des arguments avancés. Et c'est très bien, c'est comme ça qu'on fait de la science. Il faut se référer à d'autres recherches, mobiliser des concepts, il faut tisser sa démonstration à l'intérieur d'un espace d'écriture qui est très normé. Avec l'écriture littéraire, le pacte de lecture n'est pas le même. Les lecteur-rices te font confiance. Tu n'as pas à démontrer quelque chose, tu racontes quelque chose. Et ça m'a permis une grande liberté dans l'écriture, dans la composition de la trame narrative, dans la façon dont j'ai abordé les personnages. Je me suis énormément reposée sur mon matériau ethnographique qui était riche, mais j'ai profité des horizons qu'ouvre la fiction en inventant par exemple des personnages ou une scène pour faire avancer l'histoire. La littérature permet aussi de mobiliser des registres langagiers très divers. Quand tu utilises du langage familier dans l'écriture académique (par exemple lorsque tu retranscris les paroles d'une enquêtée), il est tout de suite mis à distance, en retrait, entre guillemets. Alors que dans le roman je pouvais donner à lire les langues employées sur le terrain dans leurs différents registres (soutenu, familier, grossier parfois) et dans leur oralité. Ça devenait une manière de plonger les gens de façon plus réaliste dans l'univers de Zanzibar. Tout à coup il devenait possible de rendre compte du caractère charnel et sensoriel de l'expérience que les enquêtées font à Zanzibar à travers leurs histoires amoureuses et sexuelles – au premier degré, sans passer par des filtres.

FC. Quels sont les éléments qui t'ont le plus surpris sur ton terrain ?

AD. Il y a des choses qui m'ont vraiment surpris. D'abord, comme j'entendais revisiter les travaux sur le tourisme sexuel, je m'attendais à trouver des relations intimes de courte durée, des aventures d'un soir ou des histoires de vacances. Mais en fait le premier constat que j'ai fait sur le terrain, c'est que ces histoires durent. Elles commencent pendant les vacances, puis se poursuivent à distance après les vacances quand la jeune femme rentre chez elle. Et ensuite, ce à quoi je ne m'attendais pas du tout, c'est que beaucoup de ces jeunes femmes reviennent et s'installent à Zanzibar. Je ne m'attendais pas à voir ces migrations durables de jeunes femmes occidentales vers Zanzibar. Elles rencontrent l'amour sur la plage, et entament, elles, le parcours migratoire vers l'Afrique pour rejoindre leur conjoint. Ensuite elles montent un business ou trouvent un emploi dans l'industrie touristique où leur profil est recherché. Ça a été une surprise importante de constater que ces histoires survivent à la parenthèse des vacances et qu'elles font l'objet d'un important investissement temporel, moral, affectif et financier. Et puis la deuxième surprise, c'est que ces rencontres conjugales sont en fait assez improbables d'un point de vue sociologique. Sans le tourisme et le déplacement géographique de ces jeunes femmes, ces couples très hétérogames auraient eu peu de chance de se former. Ils réunissent de fait des personnes qui viennent de milieux sociaux et culturels très éloignés, qui ne parlent pas la même langue, qui n'ont pas les mêmes origines sociales, qui n'ont pas les mêmes capitaux, qui ne partagent pas la même religion la plupart du temps. Des personnes qui sont très distantes socialement, mais qui vont mettre leurs capitaux en commun car elles ont un but commun qui est celui de se construire un avenir meilleur. Et elles voient bien qu'elles ont besoin l'une de l'autre pour construire cet avenir meilleur.

FC. En même temps, on perçoit dans le roman l'ambiguïté des projets d'entreprise qui sont montés à deux par ces couples : d'un côté ils cimentent la relation, mais de l'autre ils sont aussi source de difficultés ou d'incompréhensions, notamment en lien avec la distribution du travail entre les conjoints et les rapports de genre, de classe, de nationalité que cela rejoue.

AD. Oui, effectivement je donne à voir dans le roman différentes situations. Le livre s'ouvre sur le parcours d'Omar et Ethel, un couple qui a réussi, qui est propriétaire d'un gros complexe hôtelier dans une station balnéaire. Le couple d'Omar et Ethel, pionnier dans ce genre de business en *joint venture*, est devenu le modèle auquel tous les *beach boys* qui entretiennent des relations avec des femmes blanches aspirent. Dans la réalité, il s'agit souvent de business plus modestes : le couple construit quelques bungalows, loue des chambres dans une maison d'hôte ou sur Airbnb, tient un petit bar-restau sur la plage ou un centre de sports nautiques. Ce que j'ai trouvé vraiment intéressant sur le plan des rapports de genre, c'est qu'au départ, ces jeunes femmes je les voyais comme toutes puissantes et pouvant renverser complètement les rapports de genre, parce qu'elles avaient les capitaux économiques, et elles étaient aussi la plupart du temps très diplômées, elles parlaient plusieurs langues, etc. J'avais l'impression qu'elles avaient toutes les ressources pour être dominantes dans leur couple. Mais en fait, dans leur relation conjugale et donc dans ces projets communs autour d'un business, elles n'ont pas envie de jouer le rôle du *breadwinner*. Elles n'ont pas du tout envie d'entretenir leur conjoint. Certes elles vont mettre la mise de départ, mais elles vont ensuite faire en sorte qu'il puisse être le patron. Et donc ce qu'il se passe petit à petit, ce n'est pas du tout un renversement des rapports de genre (auquel ces jeunes femmes n'aspirent pas – elles, elles aspireraient plutôt à des formes d'égalité dans leur relation conjugale), c'est plutôt qu'elles transmettent à leur compagnon du capital culturel, des compétences, des savoir-faire, elles les autonomisent pour qu'ils puissent trouver leur place dans ce business-là. En fait, à partir d'une situation dans laquelle elles sont objectivement dominantes au départ, elles vont tout mettre en œuvre pour que leur conjoint endosse le rôle masculin du *breadwinner*. *In fine*, elles le rendent dominant.

FC. Le roman réinscrit les expériences de ces femmes dans leurs trajectoires biographiques. En présentant leur vie avant Zanzibar, on constate que ce sont souvent des femmes désabusées, qui ont vécu des déceptions. En quoi cela affecte ce qu'elles projettent sur cette île, parfois même de façon un peu naïve, et à quelles désillusions sont-elles confrontées ?

AD. Au départ on pourrait se demander pourquoi ces femmes sont allées se mettre dans cette galère ! Créer un business à Zanzibar c'est compliqué. Et une des manières de comprendre ces choix c'est de les mettre en perspective avec la trajectoire de ces femmes dans leur pays d'origine. À quoi ressemblait leur vie ? À quoi pouvaient-elles s'attendre ? On s'aperçoit alors que si elles sont disposées à changer radicalement de vie, à tenter le tout pour le tout, c'est parce qu'elles n'ont pas grand-chose à perdre, il n'y a pas grand-chose qui les retient chez elles. Typiquement, il s'agit de jeunes femmes qui sont diplômées mais qui se retrouvent coincées dans un monde du travail dans lequel elles n'obtiennent pas les promotions qu'elles sont en droit d'obtenir, parce que les hommes leur passent devant. Elles ont des salaires plus bas. Elles n'ont pas de perspective. Et donc dans ce cadre-là, on comprend qu'elles puissent se dire « autant partir au soleil, dans un endroit où mes compétences vaudront quelque chose ». Donc il y a ce premier aspect lié à leur trajectoire professionnelle et scolaire. Et le second aspect, c'est que ce sont souvent des jeunes femmes qui ont la trentaine

et qui ont connu dans leur pays des expériences amoureuses peu satisfaisantes. Elles n'ont pas d'enfant. Elles n'ont pas non plus de liens familiaux très forts. Donc elles sont libres. C'est un peu le moment ou jamais de changer de vie.

FC. À l'inverse, qu'est-ce que les hommes zanzibaris projettent sur ces couples ? Est-ce qu'on retrouve aussi la confrontation à des déceptions ou à des impossibilités éprouvées sur place ?

AD. Pour les *beach boys*, la figure de la femme blanche est très clairement liée à la possibilité de monter un business et de se faire une vie. Comme le montre le cas d'Omar et Ethel, tout le monde sait que l'intimité avec une femme blanche est une voie d'ascension sociale possible. Et c'est même presque la plus probable et la plus accessible pour des jeunes hommes qui de leur côté ont peu fréquenté l'école, viennent de familles très modestes, et pour lesquels les perspectives en termes de vie professionnelle et de trajectoire sociale ne sont pas très enthousiasmantes. Mais il ne faut pas nécessairement voir ça en terme de duplicité, ou penser que les *beach boys* servent stratégiquement des Blanches. En fait il faut rappeler que la conjugalité répond, à Zanzibar comme en Occident, à des stratégies objectives de reproduction économiques et sociales, et ce même si les partenaires vivent leur relation comme un choix électif et désintéressé. Même si les Blanches sont vues au départ par les *beach boys* comme pouvant leur apporter des ressources, en réalité il y a de nombreux couples qui durent, des enfants qui naissent de ces unions, donc des relations conjugales finalement assez classiques qui découlent de ces rencontres dans l'espace touristique. Certains *beach boys* vont avoir en tête uniquement de trouver une Blanche, mais pour d'autres ce sera plus ambigu. Pendant un certain temps ils vont tenter leur chance avec une femme occidentale en espérant monter un business, certains vont y parvenir, et puis si le couple ne dure pas, à ce moment-là ils vont retourner vers des femmes locales.

FC. Dans le cadre de ces couples on assiste à des confrontations de normes intimes, qu'elles soient conjugales, affectives ou sexuelles. Comment se passent ces rencontres de normes ?

AD. Un des éléments qui est assez frappant quand on interroge des *beach boys* et des femmes blanches qui ont été en couple, c'est que les attentes liées à la conjugalité ne sont pas les mêmes. Par exemple les femmes occidentales ont tendance à penser qu'à la fin de la journée de travail, le mari et la femme vont se retrouver et discuter de ce qu'ils ont fait de leur journée, qu'ils vont partager un moment d'intimité. Alors que dans la société zanzibarie, cette norme conjugale là n'est pas du tout évidente. Les espaces et les temporalités sont très ségrégués entre les hommes et les femmes. En sortant du travail, les hommes vont retrouver leurs amis, dans des lieux uniquement fréquentés par des hommes, pour parler de politique ou de sport, et les femmes sont dans des espaces de sociabilité uniquement féminins. Je me souviens d'une anecdote qui m'avait marquée : une jeune femme qui était en couple avec un Zanzibari voulait organiser une fête pour son anniversaire (à lui) chez eux. Elle comptait inviter ses amies et ceux de son compagnon. Mais lui était très mal à l'aise avec cette forme de sociabilité mixte. Il craignait que les voisins voient entrer des femmes chez lui, les voient boire de l'alcool, etc. Et elle avait beaucoup de mal à comprendre ses réticences car elle pensait lui faire plaisir. Les normes et les attentes en matière d'intimité ne sont pas les mêmes pour les deux partenaires, et ils les découvrent et les négocient au cours de la relation conjugale.

FC. Le roman explique aussi que l'arrivée du tourisme de masse a provoqué une révolution sexuelle pour les hommes de l'île.

AD. La situation aujourd'hui est la suivante : Zanzibar accueille 500 000 touristes par an, avec une proportion très importante de jeunes femmes. Avec le tourisme s'est développé un marché de l'intimité qui n'existait pas avant. En particulier pour les jeunes hommes les plus précarisés, ceux qui n'ont pas d'emploi et qui peuvent difficilement avoir des relations conjugales stables avec des jeunes femmes locales, de nouvelles possibilités se sont ouvertes. Dans beaucoup de sociétés africaines, si tu n'as pas d'argent pour faire des cadeaux à ta petite amie, tu ne peux pas entretenir de relation. Les jeunes femmes ne se donnent pas pour rien car cela serait stigmatisant pour elles. Pour un jeune homme, donner un cadeau à sa petite amie est considéré comme une preuve de son attachement pour elle et de la valeur qu'il lui accorde. Si ces hommes-là n'ont pas d'argent pour payer un restaurant, une glace, un petit cadeau, une attention, ils risquent de ne pas pouvoir avoir de relations sexuelles. Sans compter que pour les jeunes gens qui veulent entretenir une relation en dehors du mariage, il faut impérativement être discret, se cacher des parents et trouver un lieu où se retrouver, ce qui est parfois compliqué. Avec le tourisme, du jour au lendemain, d'autres jeunes femmes sont arrivées, qui, elles, étaient disposées à avoir des relations sexuelles sans rétribution et qui pouvaient accueillir leur petit ami dans leur hôtel. Pour les *beach boys*, le tourisme a donc ouvert un marché de la sexualité qui était à la fois gratuit, logistiquement facile et sans engagement. Donc pour les jeunes hommes, ça a bouleversé leurs pratiques.

FC. Plus globalement, le roman décrit à quel point le tourisme a transformé l'île, aussi bien spatialement que socialement, et comment son développement a fait naître de nouvelles hiérarchies entre différents groupes. Pourrais-tu revenir sur ce que le tourisme a fait à Zanzibar ?

AD. Le tourisme a transformé Zanzibar de différentes manières. Je ne suis pas sûr que ça ait fait naître de nouvelles inégalités, car avant le tourisme, Zanzibar était déjà une société très hiérarchisée, avec une histoire très complexe. Pendant un temps, l'archipel a été un protectorat britannique, mais avant d'être sous contrôle britannique, Zanzibar avait été la capitale du sultanat d'Oman. Il en résulte qu'aujourd'hui, c'est l'ascendance arabe qui est la plus valorisée, la religion musulmane, les us et coutumes liés à la péninsule arabique. Alors que l'ascendance africaine, pour ceux qui viennent du continent, est toujours associée au stigmate des populations esclavagisées qui travaillaient dans les plantations. Donc c'est une société qui était très hiérarchisée du point de vue ethno-racial. Et ça, ça a été un peu bouleversé par l'arrivée des Occidentaux blancs qui avaient de l'argent et du pouvoir, mais ne bénéficiaient pas pour autant du prestige symbolique associé à la culture arabe. En fait, le tourisme a creusé des inégalités qui existaient déjà. Entre les hommes et les femmes par exemple. Le tourisme a chassé les femmes des espaces publics qu'elles fréquentaient. À Stone Town, l'association *Reclaim women space* milite justement pour que les femmes locales puissent se réapproprier des espaces qui étaient traditionnellement des espaces de sociabilité féminine, et qui, parce qu'ils font désormais partie du circuit touristique, les ont exclues, les ont repoussées davantage dans l'espace domestique. Par ailleurs, certaines populations qui vivent dans les villages côtiers, avec la multiplication des *resorts*, ont aussi perdu l'accès à des espaces balnéaires auparavant fréquentés. Même les pêcheurs ont dû se déplacer. Donc il y a eu des formes d'exclusion spatiale de certains lieux publics en raison d'une

appropriation par l'industrie touristique. Enfin, le tourisme a ravivé les tensions politiques qui existaient déjà historiquement entre le Mainland et Zanzibar. Beaucoup de Zanzibari voient d'un mauvais œil l'arrivée des jeunes hommes du Mainland qui viennent tenter leur chance sur les plages de Zanzibar. Les jeunes Maasai qui arrivent du continent (avec leur tenue traditionnelle particulièrement reconnaissable, faite de textile rouge, de bijoux et d'ornements capillaires distinctifs) rencontrent une hostilité qui préexistait au développement touristique.

FC. La figure du *beach boy* et ce qu'elle recoupe exactement n'est en réalité pas très claire. On voit à quel point c'est aussi une figure repoussoir, pour la société locale qui les regarde parfois d'un mauvais œil, pour les gérants d'hôtels, pour les touristes et particulièrement les femmes blanches qui ne veulent pas se « faire avoir » par un *beach boy*, mais aussi pour les hommes zanzibaris eux-mêmes qui tentent de s'en distancier. On voit avec l'exemple emblématique de Mathilde qui finalement se demande si son conjoint n'est pas qu'une « version premium de *beach boy* », que cette figure est omniprésente comme toile de fond des relations sociales. Est-ce que les hommes zanzibaris peuvent être perçus autrement que comme des « *beach boys* » dans cet espace touristique de rencontres ?

AD. Au sens strict, le terme de *beach boys* désigne les hommes qui travaillent dans l'économie informelle du tourisme, par exemple ceux qui vendent des T-shirt, des lunettes de soleil ou des noix de coco sur la plage, ceux qui organisent des excursions en mer, ceux qui rabattent les touristes vers certains restaurants, etc. En fait, le terme désigne tous ceux qui vivent du tourisme mais en dehors du circuit formel. Et parmi l'ensemble des bénéfices qu'ils peuvent retirer du tourisme, il y a aussi ce qu'ils obtiennent quand ils ont des relations sexuelles ou amoureuses avec des touristes. Quand ils entretiennent une relation intime avec une touriste, elle va leur payer un peu le restaurant, leur offrir des cadeaux, leur payer l'entrée à une soirée, donc ils vont obtenir des gratifications liées à ces rencontres-là. C'est pour cela que le terme « *beach boy* » finit par fonctionner comme un stigmaté : tous ceux qui entretiennent des relations avec des Blanches peuvent être suspectés de le faire stratégiquement pour obtenir de l'argent ou des cadeaux. Et là où le personnage de Mathilde a des doutes, c'est qu'elle se dit de son conjoint zanzibari : est-ce qu'il avait des sentiments pour moi ou est-ce qu'il m'a utilisée comme les *beach boys* utilisent les touristes ? C'est-à-dire pour se faire une vie, pour se faire de l'argent, etc.

FC. On constate à la lecture du roman qu'il existe une stratification du marché de la séduction, que tout le monde n'a pas la même valeur sur ce marché. Quelles sont les hiérarchies qui établissent ce qu'est une féminité désirable et une masculinité désirable dans cet espace de rencontre particulier ?

AD. Au départ, j'avais vraiment l'impression que c'était des couples très hétérogames, très déséquilibrés, et progressivement je me suis rendue compte que les femmes qui avaient le plus de capitaux, à la fois culturels, économiques et corporels on pourrait dire, c'est-à-dire les femmes relativement jeunes, qui viennent des pays d'Europe du Nord, qui sont les plus valorisés – les femmes Scandinaves étant la figure de la femme la plus désirable, car elles sont considérées comme riches, belles et intelligentes – avaient tendance à se retrouver avec les jeunes hommes qui étaient quand même les moins démunis, ceux qui étaient allés à l'école un peu plus longtemps que les autres, qui avaient appris plusieurs langues et qui avaient des compétences valorisables dans l'industrie touristique, qui étaient issus des petites classes moyennes. Donc ce sont les moins précaires qui arrivent à nouer des relations durables avec les femmes qui sont les plus valorisées sur le marché local de la séduction. Malgré l'hétérogamie qui caractérise ces relations, ce sont quand même les couples les plus homogames qui

s'en sortent le mieux. Sinon, à l'inverse des Scandinaves, il existe une figure repoussoir qui est celle de la vieille femme occidentale. Je le dis d'emblée dans mes travaux et dans le roman : à Zanzibar, cette figure-là est très marginale, contrairement à d'autres destinations touristiques africaines comme la Gambie, le Kenya, ou le Sénégal où l'on croise très souvent des femmes retraitées qui ont des relations avec des hommes beaucoup plus jeunes. Mais ce n'est pas du tout le cas à Zanzibar, où les couples se forment le plus souvent entre gens du même âge, qui ont entre 25 et 35 ans.

FC. Comment toi tu as pu te situer en tant chercheuse sur ce terrain ? Comment tu as réussi à t'insérer ? Quand on lit le roman, on se demande où et comment se situe Altair, la chercheuse, au milieu de toutes ces histoires ? Et comment as-tu négocié le fait d'être toi-même identifiée comme potentielle touriste ?

AD. Au départ j'ai cru que j'allais pouvoir m'en sortir en étant très transparente sur mes intentions de recherche, mais évidemment ça n'a pas marché ! Ça a été un échec total et c'était amusant de voir à quel point j'avais été naïve à ce sujet, de croire qu'en expliquant aux gens que je faisais une recherche et que mes intérêts étaient purement tournés vers la science et le pur savoir, on allait me considérer différemment des autres femmes blanches. Ça ne marche pas du tout comme ça ! Tu es sur le terrain, tu as les mêmes propriétés sociales et raciales que toutes les autres touristes, donc il n'y a pas de raison que tu apparaises comme quelqu'un de différent. Il y a malgré tout des petites choses que j'ai faites qui m'ont permis de me distinguer des touristes ordinaires : j'ai appris la langue locale, je suis restée longtemps sur place, et de fait je n'ai fini en couple avec personne ! Mais au départ il a donc fallu que je compose avec les sollicitations des *beach boys* qui ne voyaient pas pourquoi ils feraient différemment avec moi. J'ai alors essayé de tirer le meilleur de cette identité qui m'était assignée et de transformer ces interactions en véritables matériaux de recherche. Concrètement, en étant abordée dix fois par jour, je me suis dit que j'allais pouvoir étudier dans le détail les techniques d'approche des *beach boys*. Quelles stratégies adoptaient-ils pour capter l'attention des touristes ? Pour prolonger la discussion le plus longtemps possible ? Quels types d'informations cherchaient-ils à recueillir ? Comment adaptaient-ils leur discours en fonction du profil social de la touriste qu'ils avaient en face d'eux ? Des réponses qu'on leur faisait ? Et puis j'ai aussi compris que pour être acceptée par les *beach boys* et créer une relation de confiance, il fallait que je me rende utile. J'ai donc passé du temps avec eux en leur apprenant le français ou l'anglais, et en répondant moi aussi à leurs questions. Donc voilà, ça a permis de mettre en place de petites connivences pour échapper à la position de la Blanche lambda sur place. Du côté des femmes par contre, ça a été extrêmement facile. J'ai posté un message via les réseaux sociaux (il y avait un groupe Facebook d'expatriées) disant que je faisais une recherche sur les migrations de femmes occidentales vers Zanzibar et que je souhaitais faire des entretiens. J'ai reçu une cinquantaine de réponses en quelques jours. Je me suis aperçue que ces femmes étaient relativement isolées sur place et qu'elles étaient ravies de trouver une oreille attentive à qui raconter leur histoire. J'ai été très surprise de la facilité avec laquelle elles se confiaient sur leurs espoirs et leurs déboires liés à leur vie affective. Ça n'a pas été difficile du tout de les faire parler de leur intimité. Certaines de ces femmes m'ont aussi présenté leur conjoint. Depuis 2015, je continue à suivre les trajectoires de ces couples. Certains se sont mariés, d'autres se sont séparés, d'autres ont eu des enfants, etc.

FC. À la lecture du roman, deux caractéristiques de style d'écriture m'ont interpellées. La première réside dans l'adoption d'un regard distant, parfois amusé à l'égard des deux groupes que tu décris. La deuxième consiste en un style assez cru, brut, pour raconter la sexualité, les gens qui se font avoir, ou encore pour rendre compte de vies cabossées et de situations cocasses qui en découlent. Est-ce que c'était un choix de style volontaire, avec un but précis ?

AD. Je ne sais pas si j'ai vraiment fait des choix de style. Au moment où je me suis mise à écrire ce texte, je n'avais contacté aucune maison d'édition, je ne savais pas ce que ce texte deviendrait. Je ne m'étais donc fixée aucune limite dans le style. Ce qui m'importait c'était de raconter toute cette histoire de manière à la fois bienveillante – du reste je suis assez admirative de la trajectoire de tous les gens que j'ai rencontrés – mais sans complaisance non plus. À partir de là, il était possible de recourir à l'humour (d'ailleurs les *beach boys* sont souvent très drôles et font preuve de beaucoup d'autodérision), d'utiliser un langage cru, notamment quand il fallait rendre compte de choses aussi triviales que la sexualité. En fait, l'histoire que je raconte est d'abord une histoire que j'ai vécue comme un terrain de recherche. Je la livre à travers l'écriture littéraire mais mon point de vue est celui d'une anthropologue. Je pose un regard compréhensif sur la réalité que je décris. À travers le roman, j'aimerais que l'on comprenne que toutes ces personnes ont en fait de bonnes raisons de faire ce qu'elles font. Elles ne sont pas complètement cyniques, elles ne sont pas complètement stratégues, elles ne sont pas complètement naïves. Elles ont toutes des bonnes raisons de faire ce qu'elles font, avec plus ou moins de succès, avec plus ou moins de bonheur, selon leurs trajectoires et les ressources dont elles disposent. J'ai été attentive à ce que le texte puisse être le reflet de tout ça.

INDEX

Thèmes : Sur l'écrit

AUTEURS

ALTAÏR DESPRES

Altaïr Despres est anthropologue, chargée de recherche au CNRS, rattachée à l'Institut des Mondes Africains et fellow de l'Institut Convergences Migrations.

FLORENT CHOSSIÈRE

Florent Chossière est géographe, chercheur postdoctoral à l'Université Gustave Eiffel et coordinateur scientifique du département INTEGER de l'Institut Convergences Migrations.